

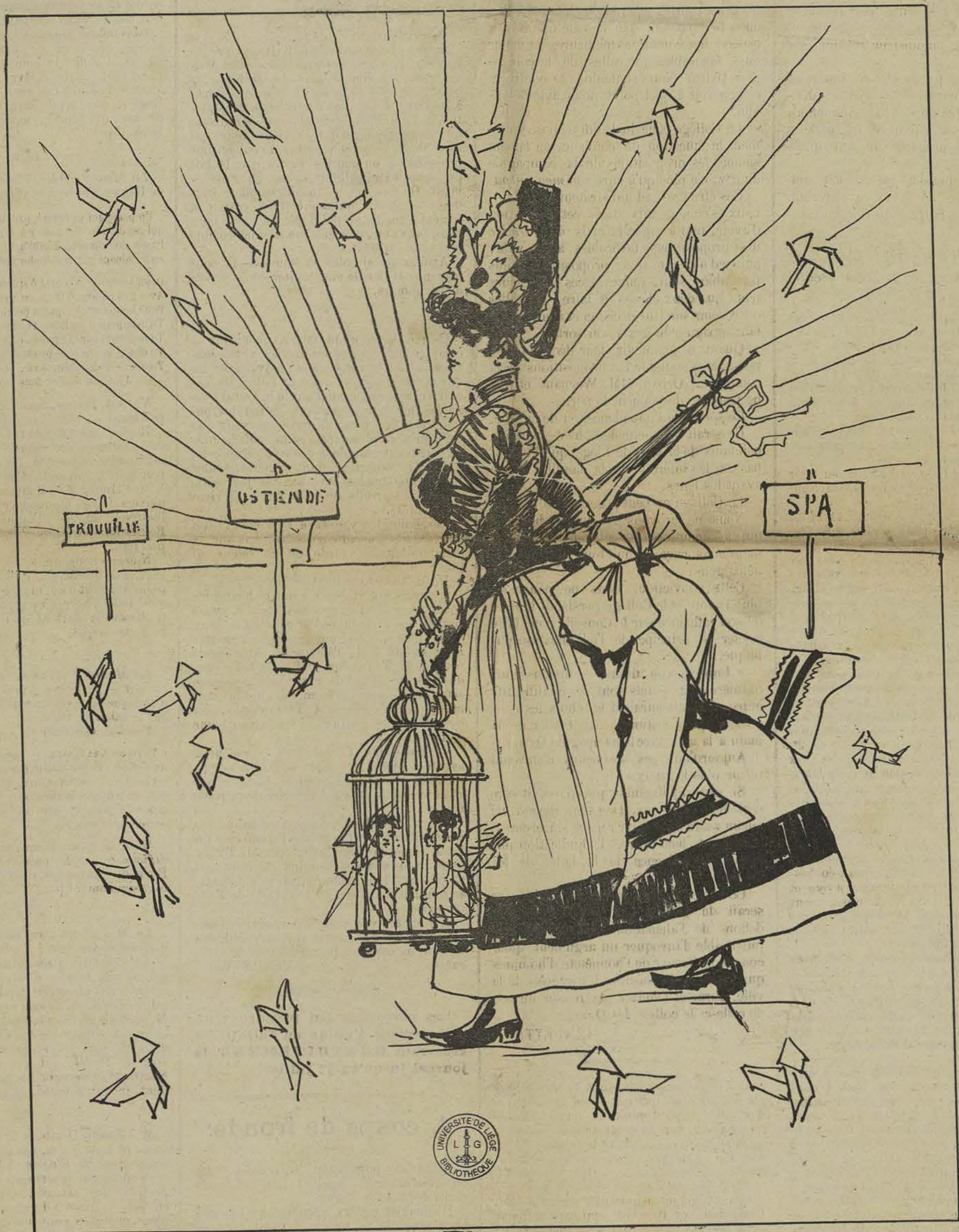
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS})

BUREAU RUE DE LA SORBONNE



LE DÉPART



ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
Franco par la Poste

Bureaux
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne 1 00

Fait-divers 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

LE GAZ.

Nous avons déjà prouvé que les conditions de la compagnie Orban n'étaient pas, en réalité, avantageuses pour la ville.

Nous avons prouvé également que le gaz pouvait être fourni à un prix beaucoup moins élevé que celui fixé par la même compagnie.

Nous voulions aujourd'hui revenir sur ce sujet.

Nous voulions parler des insinuations des feuilles doctrinaires au sujet des délibérations secrètes du Conseil communal.

Nous renouons à publier les articles que nous avons préparé sur cette question.

Toute discussion devient, en effet, inutile, en présence de la lettre suivante, adressée par M. Somzé, au Conseil communal de Liège :

Au Conseil communal de Liège.

Bruxelles, le 27 mai 1885.

Messieurs,

J'ai pris connaissance du cahier des charges dressé par la ville de Liège, de concert avec la Société anonyme pour la fabrication du gaz, pour un renouvellement de concession de trente ans, de 1888 à 1918, et j'y ai relevé les offres faites par la susdite compagnie. Ces offres doivent être subdivisées en trois parties distinctes :

1^o L'offre immédiate de l'éclairage public gratuitement dans les termes relevés au susdit cahier des charges.

2^o Baisse immédiate de prix du gaz pour les particuliers et les établissements communaux.

3^o Prix du gaz pour les particuliers et les établissements communaux pendant 30 ans.

Il est facile à un nouveau concessionnaire d'offrir dès à présent à la ville un avantage qui soit l'équivalent du 1^o en lui payant une somme égale à ce que lui coûte son éclairage public par le gaz. Un nouveau concessionnaire est dans l'impossibilité d'offrir aux particuliers les avantages résultant du 2^o, mais il peut apporter par les prix à fixer pour le 3^o compensation à ces avantages.

La comparaison des offres doit donc être faite en estimant si les avantages à résulter du 3^o, c'est-à-dire des prix à fixer pour les particuliers et les établissements communaux pendant les trente ans, ne sont pas plus importants que ceux à résulter du 2^o, c'est-à-dire de la baisse immédiate de prix offerte par la Société anonyme pour la fabrication du gaz. Cette comparaison n'est pas difficile à établir et je considère que la ville de Liège peut faire appel à la concurrence pour s'assurer des conditions plus avantageuses.

Indépendamment de ce qui précède, elle peut exiger, en effet, que le nouveau concessionnaire éventuel se mette en son lieu et place vis-à-vis de la Société anonyme pour la fabrication du gaz en ce qui concerne l'application de l'art. 32 du contrat actuel. (Rachat des installations.)

Je crois devoir vous informer que, dans les conditions ci-dessus, je suis disposé à participer à une adjudication soit publique ou restreinte et je m'engage dès à présent à déposer une offre plus avantageuse que la proposition de la Société anonyme d'éclairage.

Je ne puis vous communiquer, vous devez le comprendre, ces offres actuellement, cela n'est évidemment possible que sous le couvert des garanties que le soumissionnaire trouverait par une adjudication. Je me mets, au surplus à votre disposition, si vous le jugez convenable, pour établir les clauses et conditions dans lesquelles cette adjudication pourrait se faire, qu'elle soit d'ailleurs publique ou restreinte.

Je vous prie, messieurs, de prendre cette communication en sérieuse considération et j'espère connaître bientôt la suite que vous comptez donner à la présente. Agréés, etc.

LÉON SOMZÉ.

Après cette lettre, en effet, toute discussion doit cesser.

M. Mahiels, transformé subitement en mathématicien gazier de premier ordre, nous prouverait que le prix de revient du gaz est de 12, 13, 14, 15 centimes, que nous n'aurions même pas à nous arrêter à cette démonstration.

M. Somzé s'engage à prendre part à

l'adjudication. Or, M. Somzé est plusieurs fois millionnaire, c'est le créateur de l'usine à gaz de Bruxelles et il offre tout autant de garanties que la compagnie Orban.

Dans ces conditions, l'adjudication ne peut honnêtement être repoussée.

M. Mahiels, M. Abras et tous les autres hommes compétents (style Lambert Flechet) prétendaient que la ville ne pouvait espérer des conditions meilleures ou même aussi favorables que celles de la compagnie Orban. Nous soutenions le contraire et l'on voit à quel point nous avons raison.

Le Collège échevinal qui a posé sottement la question de confiance en faisant siennes les propositions de la compagnie du gaz, n'a plus qu'à faire son mea culpa.

Ces étranges administrateurs communaux s'étaient mis dans cette situation d'avoir, non à espérer, mais à craindre des propositions favorables à la ville; aujourd'hui que ces propositions plus favorables sont venues, ces messieurs n'ont que deux choses à faire : s'en aller ou revenir sur leur décision et abandonner la compagnie du gaz à son sort.

Quant à maintenir leur décision et à persister à soutenir les propositions de la compagnie Orban, MM. Warnant et Cie ne peuvent décemment le faire.

Ce serait de l'impudence ou de la folie.

Ce serait dire nettement, hautement aux habitants de la ville de Liège que l'on fait passer les intérêts de la famille Orban avant les leurs.

Le Collège ne peut poser pareil acte.

Nous ne croyons pas que les hommes qui le composent soient tous des aigles, mais nous croyons que tous sont d'honnêtes gens.

Cette conviction, nous ne pourrions plus l'avoir, si le Collège persistait à peser de son influence sur le Conseil, pour faire rejeter le principe de l'adjudication publique.

« Imbéciles ou filous — disions-nous dernièrement — tels sont les qualificatifs entre lesquels auraient le choix les conseillers qui s'obstineraient à traiter de la main à la main avec la compagnie Orban. »

Aujourd'hui, ces messieurs n'auraient même plus le choix.

Si peu intelligents que puissent être certains d'entre eux, il ne sont, cependant, aucun assez niais pour rejeter sincèrement et croyant bien faire, l'adjudication publique en présence de la lettre de M. Somzé.

Ce ne serait plus là de la bêtise, ce serait du gâtisme ou de la folie et, en dehors de l'aliénation mentale, il serait impossible d'invoquer un argument quelconque en faveur de l'honnêteté d'hommes qui, chargés de défendre les intérêts de la ville, auraient l'audace de passer au cou de celle-ci le collier des Orban.

CLAPETTE.

Plusieurs personnes ont la bonne foi à été surprise et qui ont signé une pétition demandant une diminution immédiate sur le prix du gaz, sans savoir que l'adoption de cette pétition entraînerait le rejet de l'adjudication publique, nous demandent ce qu'elles doivent faire.

C'est très simple.

Ces personnes n'ont qu'à écrire à MM. Lempereur et Bernard, qui ont colporté cette pétition, d'avoir immédiatement à les rayer du nombre des signataires.

C'est la façon la plus efficace de réparer le mal.

CHRONIQUE.

Il y a quelques jours, un monsieur m'apportait au journal une note annonçant que « le sieur un tel, ayant trouvé une somme assez rondelette, s'était empressé de la remettre à celui qui l'avait perdue. » L'auteur

de la note ajoutait que de pareils actes de probité sont dignes des plus grands éloges.

La note a été jetée au panier — au grand étonnement de l'officieux congratulateur de citoyens vertueux.

Le brave homme avait l'air de croire que nous étions perverti par la libre pensée, au point de ne plus vouloir rendre hommage à la vertu.

Il faut pourtant s'entendre.

La mention honorable et flatteuse que les journaux accordent complaisamment à ceux qui pose un simple acte de probité, ne constitue pas, loin de là, un hommage rendu à la vertu. Il est plutôt une triste constatation de la malhonnêteté générale. En disant que l'on ne pourrait trop louer ceux qui restituent une somme perdue, à son légitime propriétaire, on pourrait croire que le fait est assez extraordinaire pour faire événement. On insinue — inconsciemment sans doute — que la malhonnêteté a envahi la société actuelle, au point que tout acte honnête, sans plus, doit être mentionné comme une action d'éclat.

Avouez que si nous en sommes là, nous n'avons pas lieu de nous vanter de la pureté de nos mœurs.

Ce que je comprends moins encore que la complaisance des journaux, en cette matière, c'est la satisfaction naïve avec laquelle les personnes qui sont l'objet de ces petites réclames, accueillent le brevet d'honnêteté que leur accordent les feuilles publiques. Bien plus, il arrive souvent que celui qui a simplement agi en honnête homme en restituant un objet trouvé, s'empresse, comme le monsieur dont je parle, d'aller lui-même dans les bureaux des journaux, porter la nouvelle du haut fait qu'il vient d'accomplir.

Car, enfin, il n'y a pas à épiloguer : celui qui, ayant trouvé un porte-monnaie sur la voie publique, le garde, est un voleur, ni plus ni moins.

Donc, quand on lit dans un journal un fait divers disant ceci : « notre honorable concitoyen, M. Toutencorne, épicière, ayant trouvé un porte-monnaie contenant deux cents francs, s'est empressé de remettre cette somme à M. Têtempoire, qui l'avait perdue. M. Toutencorne, dont la belle conduite est au-dessus de tout éloge, a ensuite refusé noblement la récompense qui lui était offerte par le généreux Têtempoire », on devrait, en bonne justice, traduire comme suit :

« L'honorable Toutencorne — que nous avions toujours pris pour un fripon — est, paraît-il, un honnête homme, car il a négligé une belle occasion de voler deux cents francs. »

Bien plus, Toutencorne n'est même pas un mendiant, car il a refusé l'aumône d'un louis, lequel lui était offert par M. Têtempoire. Nous sommes heureux de faire part de ce fait à tous ceux qui, jusqu'à présent, se refusaient à croire à l'honnêteté de Toutencorne. »

A première vue, cette interprétation paraît un peu forcée, mais si l'on y réfléchit un peu, on comprendra qu'elle est la seule exacte.

CLAPETTE.

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an au FRONDEUR recevront GRATUITEMENT le journal jusqu'au 1^{er} juillet.

A coups de fronde.

L'aimable population bruxelloise s'est encore distinguée pendant l'exposition du corps de Charles Rogier.

D'aimables voyoux, appartenant à toutes les classes de la société, se sont rués en hurlant dans la cour où était exposé le corps de l'ancien révolutionnaire.

Ceux qui se découvraient devant le cadavre étaient considérés comme de véritables phénomènes. Nulle trace de respect dans cette foule grouillante qui ne voyait, dans la mort d'un vieillard, qu'une occasion de rigoler.

M. Buis a bien essayé, il est vrai, d'atténuer l'effet des récits publiés par les journaux, mais cette attitude du bourgeois de Bruxelles est trop manifestement inspirée par le désir de ne pas laisser la capitale livrée au mépris public, pour qu'elle puisse

infirmer le témoignage des personnes ayant assisté à ces scènes ignobles et qui n'ont, elles, aucun intérêt à dénigrer la vérité.

Les bruxellois ont généralement l'amusante prétention de se croire faits d'un autre bois que les autres habitants de la Belgique et se comparent naïvement — eux, lourds, grossiers dans leurs plaisirs comme dans leur langage, et, en tous cas, incapables de se sacrifier pour une idée noble et généreuse — aux parisiens.

Sans même songer à l'esprit, à l'enthousiasme généreux de la population parisienne, il suffit de comparer l'attitude de Paris vis-à-vis du cadavre de Victor Hugo et celle de Bruxelles vis-à-vis du cadavre de Rogier, pour avoir une idée exacte de la distance qui sépare, moralement, Paris de Bruxelles.

La Meuse publie, à l'occasion de la mort de Rogier, l'entre-feuille suivant :

Un poète qui se révèle par un coup de maître et qui est certain de passer à la postérité, c'est M. Ch. Ploen, de Schaerbeek, qui a écrit une pièce de vers se terminant par la strophe épique que voici :

Doux secret de la mort ! ô splendeur du tombeau !...
Avec nos pleurs, ô Dieu, ce que tu fais de beau ;
Pour honorer celui que la Belgique pleure,
Tu manquais d'un héros là-haut dans ta demeure :
Te penchant sur la France, où toujours à deux mains
Tu sèmes le génie au profit des humains,
Tu dis : « Hugo, viens donc, prends ta sublime lyre,
J'attends Rogier dans mon empire ! »

Voyons, Belges, mes frères, n'exagérons pas trop !

Rogier, assurément fut un homme politique estimable et même — étant donnée la médiocrité courante en Belgique — un homme exceptionnel. Mais le comparer à Victor Hugo, mieux même, faire du poète universel que l'humanité vient de perdre, l'huissier chargé d'annoncer M. Charles Rogier aux portes du Paradis, c'est aller un peu loin.

Nous ne nous opposons pas, pour notre part, à ce que M. Ch. Ploen (de Schaerbeek) passe à la postérité, mais c'est à la condition qu'il fasse d'autres vers que ceux dont parle la Meuse et surtout qu'il se souvienne du pavé de l'ours !

La Meuse — qui ne se refuse rien, comme on sait — possède à Paris un chroniqueur artistique qui lui envoie des appréciations sur le salon de Paris.

Voici un spécimen de ces critiques :

PUVIS DE CHAVANNES. — Au risque de passer pour un difficile, je dois déclarer que la toile envoyée par cet artiste : l'automne, peinte ou plutôt ébauchée dans un ton ardoise brumeux déplaçant sur fond gris-rose, n'est qu'une déplorable esquisse sans recherche et sans vie.

Mais non, mon ami, ce n'est pour un difficile que vous passerez en démolissant Puviss de Chavannes, c'est pour un imbécile, tout simplement !

La Meuse, dans son numéro de mercredi dernier, demandait à l'administration communale de faire placer, sur le carillon du palais, une lampe électrique destinée à éclairer la place St-Lambert qui, le soir, est plus obscure encore que les calculs de M. Mahiels sur la question du gaz.

Nous appuyons de toutes nos forces l'idée de notre confrère en émettant le vœu de voir la Meuse, qui s'occupe de lumière électrique, s'occuper un peu aussi du gaz, dont, jusqu'à présent, elle n'a soufflé mot !

M. Célestin Demblon a consacré, il y a quelque huit jours, un numéro spécial de son journal, le Wallon, à Victor Hugo.

Ce numéro, largement encadré de noir, contient des extraits, généralement bien choisis, de l'œuvre du maître, quelques opinions critiques convenablement exprimées et — surtout — des détails nombreux sur les relations qui ont existé entre ces deux grands hommes dont l'un arrive quand part l'autre : Victor Hugo et Célestin Demblon.

C'est à cette dernière partie que nous allons accorder un supplément de publicité, estimant que les choses intéressantes ne sauraient être trop connues.

Voici le commencement de l'article de M. Demblon :

Voici quelques semaines seulement, le 26 avril, je me dirigeais seul, à huit heures et demie du soir, vers l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, par la vaste avenue des Champs-Élysées.

Faveur insigne, j'étais admis, moi, inconnu là-bas, chez Victor Hugo, à la fameuse réception du jeudi où l'élite du monde artiste et intellectuel avait défilé devant le maître, animée d'une filiale admiration.

L'avenue était à peu près déserte et pleine d'une silencieuse et vague obscurité. A peine rencontrait-on ça et là une voiture ou un passant pressés : la pluie était imminente. Dans les lueurs de gaz, les arbres, noyés d'ombre, se déployaient puissamment, vastes et fantastiques. On se sentait, à cette heure, dans un lieu solennel et sacré, pénétré d'un lieu plus solennel et plus sacré encore. Cette nuit énorme, pleine de souffles mystérieux et de formes indécises, évoquait à souhait certaines parties de l'œuvre du doux colosse à qui j'allais, rêve depuis mon enfance choyé, porter enfin mon tribut d'hommages.

Une profonde émotion me grandissait. Instinctivement, je me découvrais comme dans un temple et, la tête inclinée, fermentant de force et de tendresse, j'avais pas lents.

M. Célestin Demblon raconte ensuite qu'il a voté un culte à Victor Hugo depuis qu'il a lu les œuvres du poète au cours de ses promenades dans les solitudes awiriennes.

Puis il continue en ces termes :

On a détaillé sa vie, je le répète, en de volumineux livres qui sont, en partie, l'histoire littéraire et politique du siècle. Les plus grands racontaient fièrement en ses moindres détails, une visite chez Victor Hugo. D'autres, dans ces dernières années, n'avaient pu parvenir à le voir.

J'étais donc plus heureux que bien des illustrations et la faveur m'octroyée était de nature à me faire des envieux, même dans le monde parisien des artistes et des littérateurs.

Ce que c'est, tout de même, que d'avoir écrit les *Contes Mélancoliques* ! On écrase du coup une foule de célébrités européennes qui n'ont pu, en plusieurs années, entrevoir Victor Hugo et l'on fait crever d'envie le mode parisien des artistes et des littérateurs.

Solitudes awiriennes, tressaillez d'aise ! Votre enfant est un astre et les étoiles du monde artistique et littéraire pâlisent devant lui !

Après s'être de la sorte congratulé lui-même, M. Demblon adresse une évocation à l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile et reprend son récit :

Dans l'avenue d'Eylau je dus absolument aller prendre un verre de vin pour me rendre un peu du cœur. ON SAIT LA DÉFAILLANCE QUE DONNENT LES FORTES ÉMOTIONS (!!!) Après l'avenue d'Eylau, l'avenue Victor Hugo. L'hôtel du Maître porte le n° 50. Enfin, le voici ! Surprise : je vois, par la porte ouverte, une cuisine éclairée où travaillent deux femmes. CE N'EST DONC PAS LA. J'entre tout de même.

Pourquoi diable M. Demblon s'est-il figuré, en voyant la cuisine où travaillaient deux femmes, qu'il ne pouvait être dans la maison de Victor Hugo ?

M. Demblon croyait-il peut-être qu'un poète ne pouvait avoir de cuisine dans sa maison ou bien s'attendait-il à voir Victor Hugo faisant sa cuisine lui-même ?

— Madame — continua M. Demblon — auriez-vous l'obligeance de m'indiquer l'hôtel de Victor Hugo ?

— C'est ici, monsieur. Ma surprise augmenta, mais je n'en laissai rien paraître. Je dis simplement : Veuillez passer ma carte à M. Vacquerie.

Oh ! simplicité des temps antiques ! M. Demblon aurait pu réciter un chant de l'Illiade, il aurait pu déclamer des passages d'Othello. Mais M. Demblon est simple et, au lieu d'adresser une héroïque invocation à la cuisinière de Victor Hugo, il lui dit simplement : « Veuillez passer ma carte à M. Vacquerie ».

Voilà comme j'aime les grands hommes : simples et sans prétention.

Il est vrai que je ne vois pas trop comment M. Demblon s'y serait pris pour faire parvenir, moins simplement, sa carte à M. Vacquerie.

Cette simplicité Demblonienne fit probablement bon effet, car l'auteur de *La Rose* fut immédiatement introduit chez celui de *Notre-Dame de Paris*.

La cuisinière me montra la porte sous une petite marquise et se hâta d'aller l'ouvrir.

M. Vacquerie m'attendait et m'introduisit. Je crois inutile de décrire le petit salon délicieux, à tentures et sans tableaux où Victor Hugo recevait le jeudi. Les journaux l'ont décrit suffisamment, ces jours derniers surtout.

Dans ce salon, il y avait, sur deux rangées de chaises magnifiques parlant des extrémités de la cheminée, cinq ou six dames en grandes toilettes exquises et quelques messieurs parmi lesquels je reconnus du coup M. Georges Hugo.

Qui étaient ces personnes ? Je ne songeai pas même à m'en enquêter ! Seulement, M. Vacquerie alla chercher un des messieurs et me le présenta. C'était M. Lockroy, le député de l'Extrême Gauche. Nous commençâmes à causer de la Belgique que le député et le rédacteur en chef du *Rappel* connaissaient parfaitement, mais sur laquelle ils me demandèrent une foule de détails. Ils s'informèrent aussi de moi avec l'affabilité charmante du Parisien (M. Vacquerie avait parcouru mes livres) ; et comme je leur répondais, les assistants se levèrent tout à coup et l'on entendit des pas dans une pièce où je ne pouvais voir de notre coin.

On voit que M. Demblon est apprécié à Paris. Ce n'est pas lui, Demblon, arrivant

de sa province que l'on présente à M. Lockroy ; non, c'est M. Lockroy, député de Paris et rédacteur du *Rappel* qui se fait présenter à M. Demblon.

La Belgique sera certainement sensible à l'honneur fait au plus illustre de ses écrivains.

Enfin Victor Hugo paraît et M. Vacquerie veut présenter M. Demblon au Maître. M. Demblon demande du temps.

A deux reprises, dit-il, je prie M. Vacquerie d'attendre encore un peu. Pour la première fois de ma vie, peut-être je manquai d'assurance. Mais quelle occasion aussi pour en manquer ! Je serai toujours fier de n'avoir pu rester maître de moi en présence de Victor Hugo.

M. Vacquerie lui dit d'où je venais et pourquoi. Debout devant lui, sous les regards curieux de tous, il m'était absolument impossible de reprendre un peu de calme. L'émotion m'étouffait. J'ai absolument oublié les quelques mots que je balbutiai après avoir dit : « Maître... »

Victor Hugo me serra la main : « Je comprends, mon ami, dit-il, l'intention qui vous amène et je vous remercie. »

Que dire dans un moment pareil ? Je crus toute parole inutile parce qu'insuffisante et je me retirai après une respectueuse inclination.

Alors, Victor Hugo s'assit et resta immobile à côté du feu, toujours silencieux.

Ah ça mais, que nous contait donc M. Demblon quand, dans le premier récit qu'il a publié de son voyage à Paris, il disait que Victor Hugo ne lui avait adressé que quelques paroles « étant très entouré ».

Il y avait dans cette phrase un sous-entendu très flatteur pour M. Demblon. « Si Victor Hugo n'avait pas été aussi entouré, se dit le lecteur, il aurait passé sa soirée à blaguer avec M. Demblon. »

Et voilà qu'aujourd'hui Victor Hugo n'était plus entouré du tout !

M. Demblon va enlever des illusions à ses fidèles.

Ce qui se passa en moi, les visions et les vertiges qui m'assaillirent pendant le quart-d'heure que je le contemplai encore de mon coin, ne prenant qu'une part distraite à la conversation entre MM. Vacquerie et Lockroy et un troisième invité dont j'ai oublié le nom, je renonce à les dire dans ces notes que je consigne à la hâte aujourd'hui, ne pouvant, dans un moment comme celui-ci, leur donner tout le soin qu'elles méritent.

Nous espérons bien que ces visions et ces vertiges qui assaillirent M. Demblon ne seront pas perdus pour l'histoire. Quant M. Demblon pourra donner à la description de ces visions « tout le soin qu'elle mérite », il voudra, nous n'en doutons pas, doter le monde littéraire d'un nouveau chef-d'œuvre.

C'est dans cet espoir que nous abandonnons provisoirement M. Demblon à ses méditations awiriennes.

P.-S. — Nous apprenons à l'instant que M. Demblon vient de partir pour Paris où il va remplacer Victor Hugo.

Les voleurs à Paris. — Défilez-vous, touristes qui venez à Paris et qui débarquez à la gare du Nord, tout joyeux d'être arrivés, s'écrie *la Meuse*. Il y a là, en pleine gare, des pick-pockets qui, de leurs mains crochues et adroites, ne songent qu'à vous dévaliser. Un de nos concitoyens, qui débarquait, tout content et qui, la sacoche en bandouillère, allait vers la salle d'attente pour réclamer ses bagages, a été allégué en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter d'un porte-monnaie contenant mille francs et de son portefeuille, renfermant foule de papiers assez importants. Le tout était placé dans la sacoche, non fermée à clef, hélas ! et qui a été habilement ouverte, dans la foule, par le voleur. Dire la bonne tête de notre concitoyen en constatant le vol est chose inutile.

Elle sera surtout inutile quand on saura que ce concitoyen n'est autre que notre ami Jolicœur en personne ; on voit, en effet, sa tête d'ici.

Ajoutons que le portefeuille a été retrouvé dans le *buen retiro* d'un restaurant parisien.

La Meuse, qui annonce le fait, dit « que notre concitoyen a donc pu rentrer en possession de ses papiers, assez maculés mais convenablement lavés. »

C'est égal, si bien lavé soit-il, ce portefeuille odoriférant sera toujours moins envié qu'un portefeuille ministériel.

Un dernier extrait de *la Meuse*. Il s'agit de l'Association libérale de Bruxelles.

D'après M. Janson, dit la feuille des petites dames, il n'y a plus personne à la Chambre pour représenter les intérêts de la démocratie ! La démocratie est bien à plaindre si son salut dépend de MM. Janson, Robert, Féron et Cie. M. Demeur s'est déclaré aussi révisionniste obstiné. Il nous paraît à nous, pauvres gens de province qui ne comprenons rien aux hautes conceptions de la politique radicale, qu'avant de parler de révision, il faudrait au moins tâcher de renverser les cléricaux du pouvoir ; or, par leur politique et leurs discours, ces messieurs font tout ce qu'ils peuvent pour les maintenir.

Qui a commencé, s'il vous plaît ? N'est-ce pas M. Couvreur qui a dit, à la Ligue libérale qu'il fallait avant tout écraser les radicaux ?

La démocratie est bien à plaindre, dit *la Meuse*, si elle attend son salut de MM. Janson, Féron, etc.

De qui l'attendrait-elle ? Pas de M. Frère et de ses amis, assurément.

ment, qui la haïssent, l'insultent et l'explotent.

Où *la Meuse* a raison, c'est où elle dit qu'elle ne comprend rien aux hautes conceptions de la politique radicale.

C'est très vrai, mais *la Meuse* aurait bien ajouté qu'elle ne comprenait rien non plus à toutes les conceptions possibles, sauf quand celles-ci sont relatives aux courses de chevaux, aux bals « de la société » et aux chiens caniches.

A preuve la question du gaz, sur laquelle *la Meuse* — qui prend parti dans des questions de queue de cerises — n'a pas osé se prononcer.

Il est vrai que c'est si peu important ! La toilette de Mme X..., le caniche de Mlle Z..., à la bonne heure ! voilà des questions dignes d'être discutées !

Mais la question du gaz, allons donc ! cela ne vaut pas un article. C'est bon pour les écrivains de la petite presse cela ; la grande presse s'en moque — quand elle n'est pas actionnaire dans l'affaire.

On écrit de Bruxelles à *la Patrie* :

M^{re} Ferrata ne tardera pas à être fort populaire en Belgique.

J'te crois !

Le Sévigné des familles.

POUR RASSURER SA FEMME.

Ma bichette,

Encore une séance de nuit ! C'est désolant ! Je ne comprends pas notre conseil d'administration de fixer maintenant à une heure du matin toutes nos réunions. Enfin, les affaires avant tout ! Comme j'ai besoin de m'entendre avec Birnenstorf, sur l'attitude à prendre, nous dînerons ensemble. Ne m'attends donc pas ce soir. Tu ne t'imagines pas quel est mon regret à la pensée que tu seras seule à déguster le savoureux bouilli que tu m'avais annoncé.

(Date.)

(Signature.)

POUR TRANQUILLISER UN MARI.

Mon gros chéri,

Ne t'étonne pas si je ne rentre pas ce soir. Je viens de recevoir une dépêche de Marceline qui me demande en hâte. Il paraît que ses douleurs l'ont reprise. Je pars par le train de 5 heures 10. Il n'est donc guère probable que je puisse revenir avant demain au plus tôt.

Tu regretteras peut-être que je ne t'aie pas attendu, mais la dépêche était pressante, et de plus, Marceline m'apprenait qu'Alfred était auprès d'elle. Or, dans les relations où vous êtes, Alfred et toi, je ne pouvais penser qu'il te vint l'idée de m'accompagner. Tu aurais grand tort, Alfred étant là, de venir me rejoindre. Il faut toujours éviter, dans une famille, mais près d'une malade surtout, des froissements désagréables.

Je t'embrasse bien tendrement.

(Date.)

(Signature.)

POUR TIRER UNE CAROTTE.

Mon cher père,

Toi qui m'accuses de sacrifier trop au plaisir et pas assez aux choses sérieuses, je crois que tu vas être content de moi.

Connais-tu l'œuvre des *Pêcheresses réhabilitées* ?

Hier je l'ignorais encore. mais je bénis le hasard qui, en me faisant rencontrer une dame patronnesse, a voulu que je fusse mis au courant de cette belle œuvre.

Tirer de malheureuses filles de l'abîme de perdition où elles sont plongées, en leur trouvant des époux dans de vertueuses familles ; les rendre, par le mariage, à la société dont elles seront, un jour, le plus digne ornement : tel est, en deux mots, le but de cette intéressante fondation, qui compte à sa tête les plus beaux noms de France.

Tu ne t'étonneras pas, qu'enthousiasmé à l'idée que je pourrais, pour ma part, contribuer à tirer de l'abîme quelque pauvre pêcheresse, j'aie versé aussitôt entre les mains de la dame patronnesse tout l'argent que tu venais de m'envoyer pour mon mois. J'y suis peut-être allé un peu largement, mais il y a des sentiments avec lesquels on ne calcule pas.

Il me reste à présent la satisfaction d'un grand devoir accompli. Moralement, c'est beaucoup ; matériellement, ce n'est malheureusement pas assez. Je te serais donc obligé de m'adresser deux cent cinquante nouveaux francs par le plus prochain courrier. Si tu t'intéressais toi-même assez à l'œuvre des *Pêcheresses réhabilitées* pour vouloir ajouter à la mienne ta cotisation personnelle, joins-la à ton envoi. Je me ferai un véritable plaisir de la remettre à destination.

Je ne m'étais pas douté jusqu'ici, mon cher père, de la satisfaction profonde qu'on éprouve à faire le bien : je le sais à présent, et je manquerai rarement l'occasion de me procurer à nouveau cette sainte joie, si, comme je n'en doute pas, tu m'y autorises.

Combien il est doux de penser qu'un jour la moralité publique vous devra quelque chose !

Ton fils affectionné,

(Date.)

(Signature.)

POUR RÉPONDRE À UNE DÉCLARATION.

Monsieur,

Je suis touchée, plus que je ne saurais dire, des sentiments qu'exprime si noblement votre lettre. Je voudrais pouvoir y répondre avec le même élan, mais je sais quels sont les devoirs de mon sexe. Combien de jeunes personnes ont perdu leur avenir, pour ne s'être pas mises en garde contre un entraînement irréflectif ! Hélas ! la froide raison doit être, à nous autres, notre guide constant dans la vie, même — surtout peut-être — lorsque nous allons au-devant d'une affection qui semblerait, par sa nature, la plus propre à le faire oublier.

Des traditions de famille, plus qu'un goût réel pour le luxe, m'obligent à conserver, dans la sphère où le hasard m'a placée, une certaine tenue. Pour mes parents, plus encore que pour moi-même, je ne voudrais pas déchoir par une existence mesquine. Vous excuserez cet orgueil, excessif peut-être, mais qui trouve sa justification dans l'amour filial.

(Date.)

(Signature.)

POUR SE FAIRE UNE RÉCLAME À BON MARCHÉ.

Monsieur le rédacteur,

Je vous serais obligé de porter à la connaissance du public, que je n'ai rien de commun avec le nommé Gabillaud, dont l'exécution vient d'avoir lieu à..., exécution que la presse relate aujourd'hui dans tous ses détails. D'abord, mon nom à moi c'était Gabillot, et non Gabillaud ; de plus, je ne m'appelle pas Charles comme le supplicié, mais Louis-Désiré ; enfin, il était apprenti boucher, tandis que je suis marchand de pâtes alimentaires, spécialité de semoule de Gènes, gros et détail (remise de 10 % sur toute facture au-dessus de 100 francs), rue..., n°...

Vous n'hésitez pas, Monsieur, à me prêter le concours de votre publicité pour prévenir une méprise qui pourrait porter atteinte fâcheuse à mon honorabilité.

Votre reconnaissant,

(Date.)

(Signature.)

(A suivre.)

Concours hippique au Jardin d'Acclimatation.

La clôture des engagements pour le concours hippique qui aura lieu dimanche prochain à notre Jardin d'acclimatation, a eu lieu le 2 courant, à 5 heures. En voici le relevé :

N° 1. — Concours de chevaux sauteurs, 12 claies, 600 mètres, 17 concurrents inscrits.

N° 2. — Concours plus beau cheval de selle, pas, trot, galop, trois tours, 13 concurrents inscrits.

N° 3. — Concours pour chevaux d'officiers et chevaux montés par un chasseur de la garde civique du pays (petite tenue), 600 mètres, 12 claies, haies ; en cas de barrage, une barrière sera haussée chaque fois de 5 centimètres ; 10 concurrents inscrits.

N° 4. — Concours chevaux de chasse, pour tous chevaux, 600 mètres, 15 obstacles consistant : doubles haies, claie, mur, barre fixe et rivières, allure libre ; 8 concurrents inscrits.

N° 5. — A. Concours pour le plus bel attelage à un poney ne dépassant pas un mètre 40 cent. ; 5 concurrents inscrits.

B. Concours pour le plus bel attelage à un cheval (voiture à 2 ou 4 roues), 10 concurrents inscrits.

C. Concours pour le plus bel attelage à 2 chevaux (attelages libres, tandem ou autre) ; 6 concurrents inscrits.

Le programme officiel des noms des propriétaires et la désignation des équipages sera mis en vente à partir de samedi.

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

A LOUER à proximité de la gare de Longdoz, deux Maisons à porte cochère, l'une avec jardin, écurie et remise, et l'autre avec jardin, grand atelier planchéé de 140 mètres carrés, plus grande Maison avec grand jardin, écurie, remise, sise quai Mativa, 37. S'adresser quai Mativa, 33.

Prêts d'Argent.

Nous accordons des prêts contre garantie de lots de villes, actions ou obligations. Ces prêts sont consentis pour 3, 6, 9 ou 12 mois, ou moins et sont remboursables à date fixe, ou par acomptes mensuels au choix des emprunteurs. Ceux-ci ont toujours le droit de retirer les titres déposés à tout époque, et conservent tous leurs droits aux tirages.

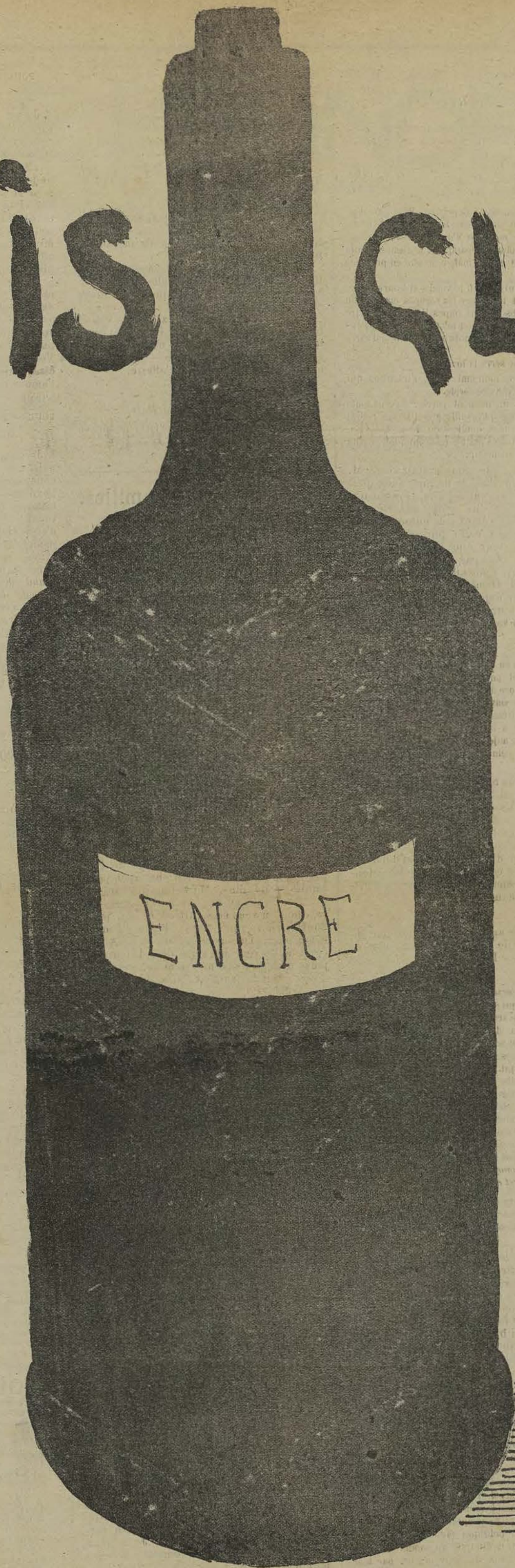
Vente et achat, au comptant, de lots de villes et monnaies étrangères à des cours très avantageux.

Vente de lots de villes par paiements mensuels. Les souscripteurs ont droit aux tirages ainsi qu'aux coupons d'intérêts et reçoivent chaque mois les listes de tirages.

Ordres de Bourses. — Renseignements gratuits.

D. LATOUR-DEPAS, Changeur
1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

HUIS CLOS.



CHAPETTE
fait
(avec un gros pinceau)

LES DISCUSSIONS DU CONSEIL COMMUNAL
SUR LA QUESTION DU
GAZ.